

Philosophie : Emmanuel Levinas de retour en Lituanie

par Jūratė Baranova

C'est en 1923 que Emmanuel Levinas, Juif de Lituanie né à Kaunas, part faire ses études à Strasbourg, ville qui, dans la préface d'un livre anglais relatif à son œuvre, est présentée comme « la ville française la plus proche de Lituanie ». Quelle que soit la « proximité » de Strasbourg avec la Lituanie par rapport à d'autres villes de France, les contours de Kaunas ne ferment pas l'horizon de Strasbourg. Peu à peu, le pays natal s'éloigne et s'oublie. A ses débuts à l'université, Levinas est considéré comme un étudiant lituanien venu dans le cadre d'échanges. Par la suite, il s'intègre mer-

veilleusement à la vie française, devient un ami de toujours de celui qui exercera une très forte influence sur le post-moderne – Maurice Blanchot, se marie avec une amie d'enfance, Raïssa, venue elle aussi de Kaunas, et obtient la nationalité française. Ses enfants, Simone et Michael, vont naître en France et ne viendront plus à Kaunas. La Lituanie s'éloigne encore plus lorsqu'au début de la guerre, près de leur maison au 19, rue Mickevičiaus, seront fusillés ses parents et ses deux frères cadets Boris et Aminadab. En 1961, par la publication de son œuvre « Totalité et infini », Levinas connaît un immense succès et devient un des philosophes français les plus connus. Il est encore plus célèbre après que Jacques Derrida fit publier le texte sur l'interprétation de ses idées « Violence et métaphysique ».

Le 12 janvier de cette année marque le centenaire de la naissance de Levinas à Kaunas (en réalité, c'était le 30 décembre selon le calendrier russe en vigueur à cette époque). Cette occasion marque le retour progressif de Levinas en Lituanie. Pour que ce retour ait pu avoir lieu, les traductions et les études d'Arūnas Sverdiolas, de Nijolė Keršytė et d'Aušra Pažeraitė y ont été déterminantes, ainsi que les travaux des philosophes Tomas Sodeika et Rita Šerpytytė.

C'est une entreprise particulièrement ardue que de présenter un penseur de l'envergure de Levinas de façon simple et accessible pour que la dure coquille professionnelle qui enveloppe inconditionnellement les textes du philosophe éclate et fasse briller ses aspects les plus importants, permettant



Emmanuel Levinas
(1906-1995)

de dégager la structure du patrimoine complexe de sa création à multiples facettes. J'ai choisi trois aspects, sources ou approches servant de projecteur dans la lumière duquel apparaît l'essence de la pensée de Levinas. Primo, Levinas entra dans la philosophie comme phénoménologue. Secundo, il est un philosophe du dialogue qui relève de la tradition juive. Tertio, son éthique, précédant l'ontologie, ne peut pas être comprise sans les notions de la responsabilité désintéressée, à l'instar de l'idée de Dieu chez Dostoïevski. Les trois sources de sa pensée n'ont pas de dénominateur commun ; elles sont assez autonomes. Aussi n'est-il pas facile d'entrer dans ses textes. Levinas n'est pas un auteur que l'on peut lire pour se divertir avant de s'endormir. Il exige d'être étudié systématiquement et patiemment. Tout comme l'on étudie l'Ancien Testament.

Ses leçons de phénoménologie, Levinas les a reçues directement de Edmond Husserl, en allant à Fribourg-en-Brisgau suivre ses cours, en marge de ses études à Strasbourg ; il y fut sous l'emprise de l'enseignement que professait le grand représentant de l'ontologie fondamentale Martin Heidegger. Il convient de préciser que c'est Levinas qui a introduit la phénoménologie en France, étant le premier à avoir écrit une étude sur le sujet en France, à savoir « La Théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl » pour laquelle il reçut le prix de l'Académie française. Mais plus qu'à l'histoire du prix, je tiens à une autre histoire qui le relie à Jean-Paul Sartre. Sartre se trouvait avec Raymond Aron et Simone de Beauvoir dans un café. Ce jour-là, Aron, qui venait de rentrer d'Allemagne, parla tout enflammé de la phénoménologie comme d'un nouveau mouvement philosophique né là-bas. Il dit en regardant le cocktail d'abricots : « Tu vois, cher ami, si tu es phénoménologue, tu peux parler de ce cocktail et en faire de la philosophie ». Sartre fut ému à tel point qu'il devint pâle. Il alla sans tarder dans une librairie acheter le livre de Levinas qu'il commença à lire en marchant vers sa maison. Une année plus tard, il ira à son tour en Allemagne pour étudier les textes de Husserl et écrira « Etre et néant » où il relie la phénoménologie à l'existentialisme. Levinas cependant, contrairement à Sartre, ne fut pas séduit par la phénoménologie pour sa capacité à voir *philosophiquement* le cocktail d'abricots. Personnellement, je tiens à sa phénoménologie de l'existence humaine, traitée dans son livre « Totalité et infini ». La vie n'est pas pour lui l'emprise des choses suscitant la nausée, comme cela est le cas pour Sartre. Elle n'est pas le souci, comme disait Heidegger. La vie témoigne du bonheur d'être : sentir la fermeté de la terre qui nous porte, le bleu du ciel au-dessus de nos têtes, le souffle du vent, les vagues de la mer et l'étincelle de la lumière. Selon Levinas, être dans le monde évoque les joies du paradis. Levinas ne cherche pas à limiter les besoins mais à les faire éclore dans toutes leurs richesses. Sans égocentrisme, les relations avec autrui deviennent impossibles, car la rencontre entre des

êtres qui ne sont pas libres et indépendants ne peut aboutir qu'à l'éclipse de l'un par l'autre et par le chaos. Tout comme Sartre, Levinas n'est pas resté figé dans la phénoménologie. Cependant, il choisit un autre chemin et va vers la philosophie du dialogue. Ma maison, ma nourriture, mon travail et tout ce que je possède n'acquièrent un vrai sens que si tout ceci commence à servir autrui. L'intrusion d'autrui dans le monde qui est le mien suscite la douleur, dit Levinas, car il m'arrache à mon hédonisme. Je suis obligé d'être responsable pour autrui. Mais cette responsabilité qui me lie à autrui est l'essence même de l'identité de *moi*.

Il est évident que certains aspects de la philosophie occidentale commencent à lui peser. Il s'agit tout particulièrement de la nostalgie enracinée pour l'unité et la totalité. Il cherche un tel point de valeur à partir duquel il serait possible de résister à l'identification du sens et du spirituel au savoir. Une telle réduction de l'âme à la notion du savoir dans la tradition occidentale trouve son sommet dans la philosophie de Hegel. De ce point de vue, Levinas est anti-hégélien et rejoint la « rébellion » des philosophes contre Hegel, entamée au Danemark par Søren Kierkegaard, en Allemagne par Friedrich Nietzsche et aux Etats-Unis par William James. Cependant, la rébellion de Levinas est différente. Lui-même témoigne qu'il est confronté à la critique radicale de la totalité en lisant les philosophes juifs Franz Rosenzweig et Martin Buber. C'est justement Buber qui précède Levinas et présente ses réflexions philosophiques sur la vérité du Talmud : « Tous en Israël sont responsables les uns des autres ». Levinas rejoint Buber en ce que la personnalité est une relation qui ne se crée que lorsque *moi* s'adresse à *toi*. Il s'agit d'une rencontre comme un événement lorsque *moi* ne reflète pas *toi* mais la rencontre. L'homme est une rencontre, disait Buber. Levinas le répète. Mais il ira plus loin.

Levinas était enclin à avoir un œil critique sur toutes les découvertes de ses prédécesseurs. Il s'éloigne de Husserl en le questionnant : « Comment une autre personne s'ouvre-t-elle à ma conscience ? Est-ce seulement comme une manifestation ? » Dans sa réponse, il nie Husserl, car, pour Levinas, autrui transcende (c'est-à-dire franchit) les limites de la conscience et de son horizon : son regard et sa voix m'étonnent. Il en a beaucoup de lui. Autrui n'est pas réduit au phénomène phénoménologique de la conscience. Levinas questionne son professeur très aimé Heidegger : « Comment la pensée peut-elle éviter la domination du quotidien tout puissant ? » Encore une fois, sa propre réponse l'éloigne de Heidegger. A son avis, l'ontologie de Heidegger relie la relation à autrui avec la relation à l'être. Elle définit la liberté jusqu'à la justice. Et le visage d'autrui, comme le dit Levinas, est préliminaire à la liberté. La relation à autrui est primaire à toute ontologie. De la même manière, Levinas doute de la rencontre de Buber. La réciprocité du dialogue de Buber et une certaine jouissance esthétique le gênent. La rencontre de

Buber est un dialogue qui se noue entre des partenaires amicaux. Il est symétrique. Cependant, dans le regard de Levinas, ce n'est pas la relation éthique. La relation éthique est toujours asymétrique. Dans cette relation, autrui vient d'en haut. Dans la rencontre que Buber décrit, *moi* contemple *toi* comme une vision. Tandis que Levinas affirme que le visage n'est pas visible. Le regard est toujours agressif. Les yeux scrutent. Le paradoxe consiste en ce que nous ne « voyons » pas mais nous « entendons » le visage d'autrui, car sa prière nous parvient. Cette prière est « Tu ne tueras point ».

Comment entendre cette prière ? Comment comprendre la signification de la relation asymétrique ? C'est l'un des plus difficiles passages dans les textes de Levinas ; même pour ceux qui ont réussi à comprendre son langage phénoménologique. A mon avis, c'est un point culminant aussi bien de l'œuvre de Levinas que de la pensée éthique contemporaine de l'Occident - *crescendo* absolu – qui demande non pas un mouvement théorique, mais celui de la maturité morale humaine. Ce mouvement exige de suspendre le savoir. Il demande également de laisser les calculs, l'utilité, le rationnel derrière l'horizon éthique. Pour ce mouvement, il est indispensable de s'oublier et d'être capable de vivre ce que Jaspers appelle la culpabilité métaphysique. Cette culpabilité est sans culpabilité, sans liaison avec les unes ou autres mauvaises actions. Elle relève de la solidarité humaine absolue, de la perception de ce qu'autrui meurt et que toi tu restes en vie. La responsabilité asymétrique nous relie les uns aux autres et révèle notre identité. Elle crée le sens dans l'impersonnel et dans le remue-ménage de l'être qui effraie par son absence de sens. Avant de commencer l'ascension avec mes étudiants sur ces marches de l'échelle des tensions de la relation éthique entrevue par Levinas et pour mieux comprendre ce que voulait dire Levinas, nous commençons par la lecture de Dostoïevski. Nous le lisons parce que Levinas lui-même le lisait. Peut-être le lisait-il quand il était en Ukraine (où sa famille se réfugia durant la Première Guerre mondiale) ou à Kaunas dans la librairie russophone de son père. Ceci étant dit, il est clair qu'il ne vint pas seul à Strasbourg ou à Fribourg, mais avec la mémoire de tous les saints séculiers de l'œuvre de Dostoïevski. Dans « Crime et châtement », c'est Sonietchka Marmeladova ; dans « L'Idiot », c'est le comte Mychkine et dans « Les frères Karamazov », c'est la phrase du moine Zosime qu'il répétait en permanence : « *Nous sommes tous coupables de tout et de tous devant tous et moi plus que les autres* ». Nous pouvons la trouver dans deux de ses œuvres, « Ethique et infini » et « De Dieu qui vient à l'esprit ».

Comme Levinas l'écrit dans son « Ethique et infini » par le biais de l'entretien avec Philippe Nemo, nous commençons par des traumatismes et des recherches à l'aveuglette sans pouvoir donner une expression orale à ces recherches. Les premières secousses liées à la lecture des livres (et pas seule-

ment philosophiques) se transforment en questions et problèmes qui éveillent la pensée. Sa lecture des écrivains russes qui précéda celle des philosophes lui permit de percevoir le problème de la philosophie comme question du sens de l'homme. C'est justement cette introduction pré-philosophique qui permit à Levinas de ne s'associer à aucun mouvement ou école philosophique et de suivre son chemin propre. Nous le commémorons aujourd'hui, non pas parce qu'il a répété quelque chose, mais parce qu'il a parlé avec une voix unique qui ne peut être confondue avec personne.

« *Je pensais que Kaunas était morte, je sais que Kaunas est éternelle* » disait Levinas, en mémoire du lieu où il reçut les fondements de la culture hébraïque. Il y a quelque temps, mon collègue Luc Anckaert, professeur belge et auteur d'un livre sur Levinas, est venu en Lituanie. Il souhaitait tellement voir le lieu de naissance de Levinas ! Nous avons fait des va-et-vient innombrables dans la rue Mickevičiaus où habitait la famille de Levinas à son retour d'Ukraine. Nous n'avons nulle part trouvé de plaque commémorative ; aucune indication non plus dans la rue Spaustuvinkų (anciennement rue Kalėjimo) où le philosophe passa son enfance près du fleuve, ni sur la maison de ses grands-parents, non loin de la grande synagogue. Aucune information sur l'existence de la librairie du père de Levinas près de l'ancien café Tulpė. Comment se fait-il que Kaunas ait pu à ce point oublier Levinas ? – ai-je pensé à ce moment-là tout étonnée. A la recherche des traces de Levinas sont également venus les Français Marie-Anne Lescourret et Salomon Malka, auteurs tous deux aussi d'une biographie du philosophe. Si la ville a oublié, les gens se souviennent. Aušra Pažėraitė retrouva finalement les traces de Levinas et les lieux de mémoire. Ainsi, à l'occasion du centenaire de la naissance de Levinas, ont été organisées cette année soirées commémoratives et conférences, avec inauguration d'une plaque sur la maison de la rue Spaustuvinkų. Quand mon collègue Anckaert reviendra visiter les lieux de vie de Levinas, le circuit sera facilement repérable. Levinas revient. Revient-il en tant que haute personnalité ou en tant que « maître spirituel » ? Notre accueil est-il, comme le disait Derrida, « hospitalier » ? Ressentons-nous toute la profondeur des paroles de Dostoïevski, si importante pour Levinas : « *Coupables, nous sommes tous coupables, et moi plus que les autres* » ? Pourquoi « *moi plus que les autres* » ? Si chacun de nous se pose cette question, peut-être serons-nous prêts à entendre le message de Levinas.

Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis